Document généré le 23 avr. 2024 12:11

24 images

La petite histoire de *Eyes Wide Shut*

Georges Privet

Numéro 97, été 1999

Stanley Kubrick

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24999ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Privet, G. (1999). La petite histoire de *Eyes Wide Shut*. *24 images*, (97), 30–30.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dans ***Barry Lyndon***, la minutie de la reconstitution et les références constantes à de grands peintres anglais (Thomas Gainsborough, John Constable) redoublent le sentiment de vanité, comme si ce monde du XVIIIe siècle se donnait continuellement en représentation. L'hôtel moderne de ***The Shining***, construit dans un coin perdu du Colorado, est rempli de tapis aux motifs indiens, rappel cynique que les Blancs ont gagné le territoire américain en le disputant aux autochtones dont ils n'ont gardé qu'une trace décorative (et fantomatique). Déjà, dans ***Lolita***, en 1962, Kubrick raillait le culte du Beau et des «beaux» arts. Humbert Humbert, écrivain aux manières aristocratiques venu d'Europe pour passer l'été aux États-Unis, visite la demeure où il résidera. Il est guidé par la propriétaire, Mme Charlotte Haze, une bourgeoise inculte qui présente à cet Européen cultivé (que l'on découvre par la suite arrogant et fourbe) ses reproductions de Van Gogh, se tordant la bouche, pleine d'une sotte vanité, pour prononcer le nom correctement, à la hollandaise. Cette façon niaise de faire appel aux arts pour tenter de prouver son intelligence et de briller en société (la dame est bien vue par la communauté), Kubrick la tourne en ridicule. Chez le cinéaste, l'art est une parure dont l'homme se couvre pour déjouer le spectre imminent de la mort. En vain.

D'ailleurs, il s'agit là peut-être de l'une de ses plus violentes contradictions d'artiste, l'une des raisons qui expliquerait que ses films apparaissent à nombre de spectateurs comme peu généreux, repliés sur eux-mêmes, castrés dans leur expression ou alors tout simplement prétentieux. Mais pour être juste, c'est davantage le culte de l'art, sa prétendue noblesse, la sacralisation de l'individu artiste que Kubrick observe de son œil de moraliste. Et ce faisant, il fait un commentaire troublant sur le culte dont il a lui-même été l'objet. Quand Kubrick évoque dans le même film Beethoven et l'art contemporain, il fait du télescopage. Il combine les irréconciliables en gommant leurs différences. Il déconstruit l'idée d'évolution, d'avancement. Cette façon de créer la surprise par des combinaisons inattendues (on peut penser également au «Born to kill» et au symbole de paix apparaissant sur l'uniforme du soldat de ***Full Metal Jacket***, aux ressemblances troublantes entre galanterie et manœuvres militaires du XVIIIe siècle anglais dans ***Barry Lyndon***, au mariage forcé de la vieille Europe et de la juvénile Amérique dans ***Lolita***, à l'ellipse célèbre os-vaisseau spatial dans ***2001...***) est une de ses méthodes récurrentes. Elle a comme fonction de mettre le monde à plat, comme si on l'ouvrait et l'étalait sur une table pour le disséquer. Après cette opération à cœur ouvert, le monde selon Kubrick n'a plus aucun élément de noblesse; il n'en a que la prétention. ■

1. Cette déclaration est citée ailleurs dans ce dossier mais formulée différemment, Kubrick l'ayant faite dans plus d'une interview.

LA PETITE HISTOIRE DE *EYES WIDE SHUT*

PAR GEORGES PRIVET

Nicole Kidman et Tom Cruise.

Les dernières années de la vie de Kubrick virent défiler plusieurs projets; il considéra brièvement une adaptation du célèbre *Parfum*, de Patrick Süskind, sur un meurtrier parfumeur du XVIIIe siècle; vint à quelques mois de tourner ***Aryan Papers*** (d'après *Une éducation polonaise* de Louis Begley), sur les voyages d'un petit garçon juif et de sa tante pendant la Seconde Guerre mondiale, mais y renonça quand il eut vent de ***Schindler's List***; et reprit de plus belle ***A.I.*** («Artificial Intelligence»), une sorte de Pinocchio cybernétique qu'il développa avec plusieurs écrivains de science-fiction pendant plus de 20 ans.

Pourtant, aucun de ces projets (ni même son ***Napoléon*** mythique) ne semble l'avoir obsédé depuis plus longtemps que ***Eyes Wide Shut*** — l'adaptation du superbe *Traumnovelle* d'Arthur Schnitzler, qu'il avait décrit à Michel Ciment en ces termes: «Le livre oppose les aventures réelles d'un mari et celles oniriques de sa femme, et il pose la question: Y a-t-il une différence sérieuse entre rêver une aventure sexuelle et en avoir une?»[1]. La Warner avait annoncé ce projet dès avril 1971 (!), en ajoutant que Kubrick commencerait son tournage à l'automne. Que s'est-il donc passé ensuite? Une partie de la réponse se trouve sans doute dans une entrevue où Kubrick affirmait à Penelope Houston être «encore attiré» par l'histoire, mais incapable de résoudre «tous les problèmes posés par son adaptation»[2]. Mais il y a plus...

Dans un témoignage récent, Diane Johnson, coscénariste de ***The Shining***, explique que Kubrick lui avait fait lire cette nouvelle en 1979, sans «être sûr si cette fable freudienne sur l'érotisme, la culpabilité, la répression et la mort était une comédie ou une tragédie.»[3] Elle ajoute même qu'il aurait considéré la première option avec, entre autres, Steve Martin! Du reste, la véritable genèse du projet remonte sans doute à beaucoup plus loin, puisque Kubrick évoquait déjà son admiration pour l'auteur de *La ronde* dans une entrevue réalisée en 1960[4], et qu'un des coscénaristes de ***Dr. Strangelove***, le romancier Terry Southern, rapporte que Kubrick lui aurait dit, en voyant son premier film porno: «Ce serait fantastique si quelqu'un faisait un film comme ça avec les moyens d'un grand studio.»[5] La remarque inspira d'ailleurs à l'écrivain un roman satyrique, *Blue Movie*, dédié «au grand Stanley K.», sur un cinéaste important «obsédé par la mort, l'infinité et l'origine du temps», qui tourne un grand film érotique avec deux vedettes qui sont mari et femme dans la vie. Coïncidence? Manifestement. Mais elle est pour le moins troublante... d'autant qu'elle précède de 29 ans la sortie de ***Eyes Wide Shut***. ■

1. *Kubrick* de Michel Ciment, Calmann-Lévy, 1980.
2. «Kubrick Country» par Penelope Houston, *Saturday Review*, 25 décembre 1971.
3. «Stanley Kubrick 1928-1999» par Diane Johnson, *The New York Review of Books*, 22 avril 1999.
4. «The Odyssey Begins» par Robert Emmett Ginna, *Entertainment Weekly*, n° 480, 9 avril 1999.
5. Propos de Terry Southern, cité dans *Stanley Kubrick — A Biography* de John Baxter, Carroll & Graf Publishers Inc., 1997.